

MIXTAPES

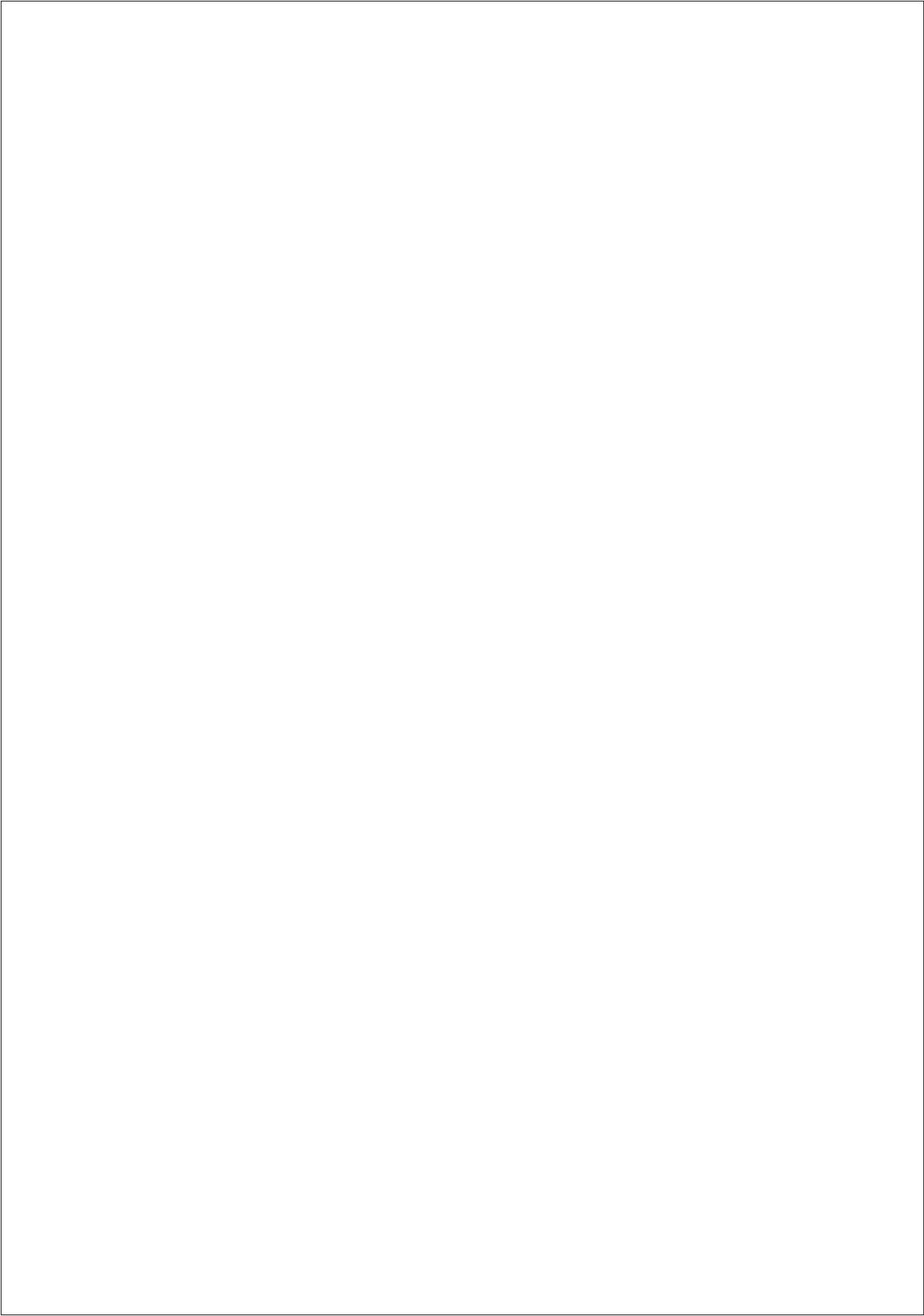
SYLVAIN BERTOT

MIXTAPES

UN FORMAT MUSICAL AU CŒUR DU RAP

LE MOT ET LE RESTE

2017



AVANT-PROPOS

Commençons par une anecdote.

C'était il y a quelques années. Pour couvrir les maigres frais liés à l'hébergement de mon blog, *Fake For Real*, j'avais fait appel à un célèbre annonceur publicitaire. À quelques jours de recevoir mon premier chèque, cependant, celui-ci avait unilatéralement décidé de mettre fin à notre partenariat. La raison invoquée : sur le forum associé au site, certains des habitués avaient mis à disposition des liens vers des sites illégaux de téléchargement musical, que je n'avais pas supprimés.

Surpris, je demandai à l'annonceur d'identifier ces liens. Convaincu de mon tort (conditionné aussi, c'est probable, par la réputation souvent sulfureuse du rap et de ses fans), il m'en cita alors plusieurs, et m'enjoignait de les supprimer sur le champ. À sa décharge, il y avait bien, dans sa liste, deux ou trois liens vers des fichiers suspects, postés par des tiers, et laissés là par ignorance ou par négligence. Mais tous les autres étaient des liens légaux, mis en ligne par les artistes eux-mêmes, de manière tout à fait intentionnelle.

J'entreprenais donc d'expliquer à mon annonceur (ou plus précisément à son employé zélé) que ces liens n'avaient rien d'illicite. Mais l'argument ne passait pas. Celui-ci, triomphant, sûr de son fait, me rétorqua quelque chose comme : « Ah ah, n'allez pas me faire croire que les rappeurs distribuent gracieusement leur musique ».

Eh bien si, justement, les rappeurs diffusent massivement certaines œuvres, *gratis*.

Avec l'essor d'Internet, tout comme certains artistes issus d'autres genres, mais de manière plus systématique encore, les rappeurs se sont mis à distribuer de la musique gratuite en ligne, y transposant là une vieille tradition, celle des mixtapes. Ce furent parfois des mixes, des freestyles ou des raps enregistrés sur des musiques empruntées à d'autres. Mais aussi, de plus en plus, des œuvres inédites, originales et sophistiquées, sans différence majeure avec leurs disques destinés à la vente.

Cependant, comme l'indique son étymologie, la *mixtape* a d'abord été tout autre chose : une compilation de titres variés, agencés par un DJ sur une cassette. Elle n'a pas toujours été un album distribué plus ou moins gratuitement sur la toile. Étroitement (mais pas exclusivement) associé au hip-hop, ce support a devancé le Web de plusieurs années, voire décennies. Il a même précédé l'existence des premiers albums de rap. Il a été son premier support médiatique. Et il l'a accompagné à travers tous ses âges, toutes ses évolutions, se métamorphosant avec lui, jusqu'à l'ère du Web et du téléchargement de masse. La mixtape rap et hip-hop a eu, en bref, une longue histoire très compliquée.

C'est celle-ci, exaltante, pleine de rebondissements, que ce livre entreprend de raconter, puis d'illustrer avec une centaine d'œuvres, dans le but d'édifier toutes les personnes qui, mon annonceur le premier, ne seraient pas familières avec ce qui est devenu, aujourd'hui, le support musical dominant du nouveau siècle.

LES DEUX ÂGES DE LA MIXTAPE

L'ÂGE DES DJS

*Peace to Ron G, Brucey B, Kid Capri,
Funkmaster Flex, Lovebug Starsky*

*Paix à Ron G, Brucey B, Kid Capri,
Funkmaster Flex, Lovebug Starsky*

Notorious B.I.G., "Juicy"

La mixtape fut, à l'origine, ce que son nom veut dire : une compilation de morceaux (*mix*), enregistrée sur la bande magnétique (*tape*) d'une cassette audio. Elle est l'émanation de ce format révolutionnaire inventé en 1962 par la firme Philips¹, et qui allait devenir, dans les décennies soixante-dix à quatre-vingt-dix, le concurrent tout autant que le complément des supports musicaux qui ont dominé ces années-là, d'abord le disque vinyle, puis le disque compact ou CD.

Le premier avantage de la cassette, c'était sa maniabilité. Elle était suffisamment petite pour être transportée au fond d'une poche, ou dans la boîte à gants d'une automobile. Grâce à elle et à ses équipements de lecture, la musique devenait plus mobile, et elle pouvait être écoutée en de nouveaux endroits : dans sa voiture, grâce aux autoradios ; et dans la rue avec, en 1979, l'invention par Sony du walkman, le premier baladeur, puis avec ces grands radiocassettes tonitrueux, appelés *boomboxes*, ou encore *ghetto blasters*, qui deviendront des objets emblématiques du rap des premiers jours.

1. eBay, *A History of the Cassette Tape and Deck*. Disponible sur : <http://www.ebay.com/gds/A-History-of-the-Cassette-Tape-and-Deck-/10000000177628959/g.html> (consulté le 15 juillet 2015)

Le second atout de la cassette, c'est qu'elle permettait de capter les sons, en plus de les écouter. Elle autoriserait tout un chacun à les enregistrer, pourvu qu'il dispose de la machine adéquate, magnétophone, dictaphone, ou plus tard, dans les années quatre-vingt, ces double-cassettes qui permettraient de copier une cassette sur une autre, ou ces magnétophones quatre-pistes, utilisés comme de petits studios personnels¹.

Grâce à elle, n'importe quel individu allait pouvoir enregistrer ce qu'il souhaitait. Il avait la possibilité de copier des œuvres musicales (la cassette de 90 minutes se prêtait à la perfection à cet usage, puisqu'on pouvait y copier un album distinct sur chaque face²), et il pouvait aussi y capturer ses propres créations. Les possibilités étaient multiples, en dépit des quelques limites dont souffrait l'objet, comme ce souffle désagréable qui en accompagnait la lecture, ou cette dégradation irrémédiable du son au fil des copies et des enregistrements.

CASSETTE CULTURE

Parce qu'elle était maniable, parce qu'elle était facile à enregistrer, à échanger et à envoyer par la poste, parce qu'elle a vite été très bon marché, la cassette est devenue le format favori de tous les undergrounds musicaux. Elle a, notamment, été associée de près à l'essor des labels indépendants et de l'esprit *do it yourself* qui a caractérisé l'un des mouvements musicaux les plus retentissants de son ère : le punk. Si le rock psychédélique et progressif des années soixante et soixante-dix fut l'enfant des 33-tours, le punk a été, en effet, le compagnon d'une grande cassette culture, célébrée par Thurston Moore, le chanteur et guitariste de Sonic Youth, dans un livre du même nom³.

1. *History Dumpster, History of Cassettes*. Disponible sur : <http://historysdumpster.blogspot.fr/2012/07/history-of-cassettes.html> (consulté 15 juillet 2015)

2. *Recording History, Cassette Culture*. Disponible sur : <http://www.recording-history.org/HTML/musictech10.php> (consulté le 15 juillet 2015)

3. MOORE, T., *Mix Tape: The Art of Cassette Culture*, Universe Publishing, 2005

Au tournant des années soixante-dix et quatre-vingt, dans l'Angleterre et l'Amérique de l'après punk, certains labels indépendants iront jusqu'à se spécialiser dans la cassette. Certains groupes, aussi, s'en sont servis pour proposer à leurs fans des compilations de leurs morceaux, des extraits de concert, des sorties promotionnelles, voire des albums en bonne et due forme, tout comme les rappeurs le feront plus tard. Le phénomène sera tel que des journaux spécialisés, comme le très influent *NME*, lanceront des rubriques dédiées à ces sorties annexes¹.

En plus d'être facile d'emploi, la cassette correspond à la posture radicale et anti-establishment souvent associée au punk. Alors que certains s'inquiètent des risques de pertes financières que présente un outil qui permet de copier la musique à l'infini (le débat renaîtra, dans les mêmes termes, à l'ère d'Internet), ses partisans y voient au contraire un moyen de faciliter la diffusion des œuvres. Ce fut le cas, notoire, des Dead Kennedys. En grands professionnels du sarcasme, ces punks californiens se moqueront en 1981 d'une célèbre campagne anti-cassette, lancée par l'industrie du disque britannique. Ils tourneront en dérision son slogan, « les cassettes tuent la musique », en incluant la mention suivante sur la version cassette du EP *In God We Trust, Inc*: « les cassettes tuent les profits de l'industrie – nous vous offrons une face vierge pour que vous puissiez y contribuer »².

Le grand apport du mouvement punk, c'est d'avoir démocratisé la musique, d'avoir décomplexé les artistes amateurs, de leur avoir fait comprendre que, même s'ils savaient à peine chanter, même s'ils n'étaient pas des virtuoses de la guitare, ils avaient eux aussi le droit de participer au grand ramdam du rock'n'roll. La cassette

1. *History Dumpster, History of Cassettes*. Disponible sur : <http://historysdumpster.blogspot.fr/2012/07/history-of-cassettes.html> (consulté le 15 juillet 2015)

2. *The Guardian*, Total rewind: 10 key moments in the life of the cassette. Disponible sur : <http://www.theguardian.com/music/2013/aug/30/cassette-store-day-music-tapes> (consulté le 15 juillet 2015)

a participé à ce mouvement. Mais elle a aussi libéré bien plus de gens que les seuls punks. Plus généralement, l'essor des cassettes aura facilité le développement des nombreux genres underground qui pulluleront à partir des années quatre-vingt, metal, hardcore et autres, des genres souvent trop extrêmes, innovants ou infréquentables pour bénéficier du relais des grands noms de la presse, de la radio ou de la télévision.

Plus largement, tous ceux qui ont été enfants ou adolescents dans les années quatre-vingt, l'âge d'or de la cassette (ou K7, comme on l'écrivait parfois en France), ont expérimenté ses agréments et exploité ses possibilités infinies. Ils ont acheté en masse des cassettes vierges pour copier les disques de leurs amis à moindre coût, ou bien pour immortaliser leur propre musique. Et ils ont été encore plus nombreux à se mettre à l'écoute de leurs radios favorites, pour enregistrer pile au bon moment (et c'était tout un sport) les tubes qu'ils voulaient réécouter à satiété, composant ainsi leurs propres compilations, créant leurs *mix tapes*.

Après être apparues dans les années soixante et soixante-dix, les cassettes ont connu leur apogée dans les années quatre-vingt, un apogée dont allait rendre compte en 1995 le célèbre roman de l'Anglais Nick Hornby, *High Fidelity*¹. Ce timing correspond aussi (et c'est tout sauf un hasard) à l'émergence de la *mix culture*, cette science du recyclage et de l'enchaînement de morceaux existants, qui caractérisera plusieurs genres cousins : reggae et musiques jamaïcaines, musiques de danse comme le disco, puis house, techno, et tout le corpus musical né autour du phénomène rave. Ainsi, donc, que le rap. Fondée sur les expédients, le pis-aller, la débrouille et le *do it yourself*, la culture hip-hop émergente était toute désignée, en effet, pour s'emparer de cet outil très accessible.

1. HORNBY, Nick, *Haute-Fidélité*, 10-18, 1995 / 1996

PARTY TAPES, BATTLE TAPES, RADIO TAPES

Apparu dans les quartiers noirs et latinos défavorisés de New York, au cours de la décennie soixante-dix, le hip-hop est né de la confluence de plusieurs disciplines: des danses acrobatiques menées à même le sol (breakdance), des barbouillages plus ou moins travaillés, exécutés à la bombe de peinture sur des murs et des métros (graf), des fêtes organisées en pleine rue où se perfectionne un art de manipuler les disques vinyle (deejaying), tandis que d'autres déclament leurs textes de manière saccadée, afin de stimuler la foule (rap).

Ces disciplines, que les tenants de la tradition appelleront plus tard les quatre éléments du hip-hop, n'étaient pas toujours aussi solidaires qu'on l'a cru. Leur union est, en partie, une construction idéologique destinée à exalter les origines modestes de cette culture. Cependant, elles avaient bel et bien un trait en commun: elles étaient, pour l'essentiel, un art du pauvre. Ces disciplines étaient pratiquées par des quidams sans aucune légitimité artistique, ni aucun accès à la culture établie, mais qui s'étaient mis en tête de s'exprimer, de se faire un nom, avec les moyens du bord, avec du matériel acquis à moindre coût, voire illégalement. Elles répondaient à la même logique de démocratisation que celle qui transformait tous les détenteurs de cassettes en artistes en herbe, et parfois même en prescripteurs musicaux. Nulle surprise, donc, si très tôt dans leurs histoires respectives, hip-hop et cassettes feront cause commune.

Le versant musical de la culture hip-hop, communément appelé le rap, deviendra plus tard un genre en soi, au même titre que le jazz, le rock ou le reggae. Au début, cependant, cela n'allait pas de soi. Les pionniers du hip-hop n'ont eux-mêmes pas compris tout de suite qu'ils inventaient une nouvelle musique. Il fallut l'intuition d'une visionnaire, Sylvia Robinson, ancienne chanteuse de rhythm'n'blues et productrice de musique à l'origine du premier

tube du rap, « Rapper's Delight », pour qu'ils comprennent que leur art pouvait donner lieu à des disques en bonne et due forme. Auparavant, leur pratique se limitait à jouer avec les musiques des autres, en enchaînant leurs disques adroitement, en les manipulant, et en rapping par-dessus, à l'occasion de fêtes de quartier illégales organisées dans la rue, les *block parties*.

Les premiers acteurs de la culture hip-hop ne pensaient pas qu'ils pouvaient faire œuvre. Cependant, ils savaient déjà que certains aimeraient écouter leur musique en différé, et ils allaient répondre à ce besoin. Dès le milieu des années soixante-dix, ceux qui voulaient écouter chez eux le son des fêtes du ghetto pouvaient se procurer des cassettes qu'on y avait enregistrées, soit avec l'accord des organisateurs, soit de manière clandestine, en bootleg. Réalisant que ces cassettes pourraient être une source substantielle de revenus, des DJs de référence allaient accompagner le mouvement. Avant même que le rap ne fasse l'objet d'albums, ce qu'on appellerait des *party tapes* deviendrait le vecteur de cette musique, son tout premier média.

À en croire Grandmaster Flash, lui-même, Kool Herc et Afrika Bambaataa, trois DJs reconnus par la tradition comme le trio fondateur de la culture hip-hop, ont commencé à enregistrer des mixtapes dès 1973, année de l'implantation des block parties dans le contexte new-yorkais. DJ Hollywood, un autre pionnier du rap (souvent ignoré de la mythologie hip-hop, parce qu'œuvrant dans le milieu établi et fortuné des discothèques plutôt que dans la rue), a quant à lui affirmé avoir enregistré dès 1972 des cassettes mixées, distribuées dans des épiceries ou chez des barbiers¹.

Les mixtapes auraient donc existé dès les premiers jours du hip-hop et du rap. Elles se seraient même écoulées rapidement à un nombre

1. SKILLZ M., *Cuepoint, DJ Hollywood, the Original King of New York*. Disponible sur : <https://medium.com/cuepoint/dj-hollywood-the-original-king-of-new-york> (consulté le 11 août 2016)

conséquent d'exemplaires, nourrissant un véritable commerce parallèle. Grandmaster Flash a confié par exemple que, vendus aussi bien à des chauffeurs de taxi qu'à des dealers de drogue, ses enregistrements lui permettaient de gagner environ 2000 dollars par mois, une somme tout à fait considérable à l'époque¹. Il faut dire que, pour faire monter les prix, les DJs pionniers du hip-hop proposaient parfois des cassettes personnalisées à leurs clients, individualisées selon leurs goûts.

En marge des block parties, d'autres manifestations de la culture hip-hop ont été ces compétitions verbales auxquelles se livrent les rappers, ces *battles* destinées à désigner celui qui jongle le mieux avec les mots, celui qui dégage le plus de charisme au micro. Là encore, les cassettes auront servi à en témoigner. Ce fut le cas d'une confrontation qui eut lieu en juillet 1981 entre deux collectifs rivaux, les Fantastic Five et les Cold Crush Brothers. Ayant fait l'objet d'une *battle tape* très courue, elle permettra aux seconds, considérés comme les vainqueurs, de lancer leur carrière commerciale, et d'être considérés un temps comme le plus grand groupe de rap en activité. Même s'il ne s'agit pas à proprement parler, d'une mixtape (pas de mix ici, pas de compilation), cet exemple donne un avant-goût de la future vocation promotionnelle de ces enregistrements.

Tout au long des années quatre-vingt, alors que le hip-hop devient populaire et qu'il trouve sa place à la radio, des cassettes sont employées aussi pour enregistrer des émissions, avec ou sans l'assentiment de leur animateur, et pour les distribuer au-delà de leur aire de diffusion. C'est le cas, sur les ondes de la radio new-yorkaise 98.7 Kiss-FM, du célèbre programme de Kool DJ Red Alert, un grand découvreur de talents considéré aujourd'hui comme un autre père fondateur de la culture hip-hop.

1. All Star Mixtape Awards, *The History of Mixtapes*. Disponible sur : <http://www.allstarmixtapeawards.com/uncategorized/history-of-mixtapes> (consulté le 7 novembre 2015)